

Théâtre

Christian Saint-Pierre et Isabelle Beaulieu

Numéro 173, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. & Beaulieu, I. (2019). Compte rendu de [Théâtre]. *Lettres québécoises*, (173), 60–62.

Revenir à soi

Christian Saint-Pierre

Poignante, entrelaçant identité, littérature et amour, la pièce de Mishka Lavigne met en scène un homme et une femme engagés dans un processus de réconciliation avec leurs origines.

Après *Cinéma* (L'Interligne, 2015), où une femme et un homme se rencontraient en déjouant les illusions du septième art, l'Ontarienne Mishka Lavigne signe *Havre*, une pièce où une professeure de littérature endeuillée, Elsie, et un ingénieur déraciné, Matt, trouvent un terrain d'entente, un havre, une occasion de revenir à eux-mêmes. Le texte a été créé en septembre 2018 par la Troupe du Jour de Saskatoon dans une mise en scène de David Granger, avant d'être présentée en janvier dernier au POCHE / GVE de Genève, cette fois dans une mise en scène d'Anne Bisang.

Histoires parallèles

Pour commencer, les deux histoires sont parallèles. D'un côté, il y a Elsie, dont la mère, la célèbre écrivaine Gabrielle Sauriol, a été éjectée de sa voiture après avoir quitté l'Island Highway à grande vitesse et percuté un arbre. Les services de secours cherchent toujours le corps de l'auteure dans l'océan Pacifique à la hauteur de Discovery Passage, un chenal situé entre l'île de Vancouver et la côte continentale de la Colombie-Britannique. Ayant beaucoup souffert de l'absence de sa mère, appelée aux quatre coins du monde, la jeune femme ressent un mélange de tristesse et de colère. « Je suis en deuil. Je porte du noir. Je serre la main. Je dis merci parce que je suis polie. Je suis une fille bien élevée. La fille bien élevée de Gabrielle Sauriol. »

Mishka Lavigne déploie une prose admirable de sensibilité.

De l'autre côté, il y a Matt, qui a presque tout oublié de son enfance traumatique à Sarajevo. « Un autre endroit m'avait accueilli, donné une famille, une famille idéale, un couple qui attendait un enfant depuis tellement longtemps qu'un enfant de neuf ans brisé par la guerre, un enfant qui avait tout effacé de son passé, c'était mieux que pas d'enfant du tout. » Hanté par la culpabilité d'avoir abandonné ses parents biologiques à un sort horrible, le jeune homme s'est rendu en Bosnie-Herzégovine pour les retrouver, malheureusement en vain.

Puis les deux histoires vont converger. À cause d'un trou dans la rue où habite Elsie, un gouffre dans lequel s'est enfoncée une voiture, les deux trajectoires vont se croiser, les deux êtres vont se trouver. Ingénieur municipal, Matt supervise l'équipe chargée de réaliser les travaux. « C'est fragile une ville, sous le béton, l'asphalte et les gratte-ciel. » Cette faille, concrète, agit bien entendu comme une métaphore de celles qui font souffrir les protagonistes. Au fil de leurs rencontres, Matt (de son vrai nom Matej) Hamidovic et Elsie Sauriol vont peu à peu se réconcilier avec leur enfance, embrasser leur destin, tout ce qu'ils comportent d'ombre et de lumière, et surtout laisser les disparus reposer en paix. Tous les deux parviendront,

à leur manière, mais beaucoup grâce à la présence de l'autre, à combler le vide, à remplir le trou, à enterrer le passé.

Théâtre narratif

On a ici affaire à ce qu'on pourrait appeler un théâtre narratif. C'est-à-dire que les dialogues, plutôt rares, laissent la place à un entrelacement de narrations, un récit des événements en quatorze tableaux, auxquels s'ajoutent un prologue et un épilogue. Elsie et Matt racontent, relatent les faits, mais aussi, et peut-être même surtout, traduisent leurs états d'âme et leurs angoisses, évoquent leurs rêves et leurs cauchemars, leurs regrets et leurs aspirations. Ce ton soigné, imagé, poétique par endroits, qualifions-le de littéraire, correspond parfaitement à la fable.

C'est que l'existence d'Elsie tourne autour de la célèbre Gabrielle Sauriol. « [...] des fois je crois que je suis devenue professeure de littérature pour pouvoir enseigner les romans de ma mère et sentir qu'elle était tout le temps là. » Fascinée par cette femme que ses livres ont en quelque sorte rendue immortelle – à commencer par son chef-d'œuvre, le roman *Havre* –, Elsie souffre en même temps d'avoir été abandonnée. C'était vrai avant la mort de sa mère et ce l'est plus encore depuis que cette dernière n'est plus de ce monde. Ainsi, afin d'accomplir son deuil, la jeune femme va entreprendre de collectionner tous les exemplaires des livres de sa mère sur lesquels elle peut mettre la main... « Il y a tellement de morceaux de ma mère qui sont pas à moi. Mais ces livres-là, ceux-là, je peux faire quelque chose avec ceux-là. »

Remplie d'affects, parcourue de regrets et de remords, alliant les horreurs de la guerre aux rédemptions que l'art est seul à pouvoir offrir, opposant les superficialités de notre époque aux profondeurs de l'amour, cette pièce évoque celles de Wajdi Mouawad. Tout en étant de son temps, l'auteure préfère les humains aux discours, les émotions aux idées, les expériences de vie aux courants de pensée. En accordant à ses personnages le pouvoir de la narration, un procédé qui évoque notamment les premières pièces de Daniel Danis, Mishka Lavigne déploie une prose admirable de sensibilité, une écriture délicate, mais certainement pas dépourvue de mordant. ♦



☆☆☆☆

Mishka Lavigne

Havre

Ottawa, L'Interligne, coll. « Fugues »

2019, 144 p., 17,95 \$

Une spirale à l'œuvre

Christian Saint-Pierre

Dans cet ouvrage consacré à Robert Lepage, Ludovic Fouquet rend compte des audaces formelles d'un créateur d'envergure, un artiste qui ne cesse de repousser les limites de son terrain de jeu.

Robert Lepage a rejoint d'illustres collègues, notamment Denis Marleau, Ariane Mnouchkine (la seule femme!), Thomas Ostermeier et Ivo van Hove, dans la collection « Mettre en scène » dirigée par Béatrice Picon-Vallin aux éditions Actes Sud-Papiers, une vingtaine de plaquettes consacrées depuis le début des années 2000 à de grandes figures de la mise en scène théâtrale des XX^e et XXI^e siècles. C'est Ludovic Fouquet, titulaire d'un doctorat portant sur l'utilisation de la technologie dans les mises en scène de Robert Lepage – à qui l'on devait déjà *Robert Lepage, l'horizon en images* (L'instant même, 2005) –, qui a réalisé l'entretien et qui signe la présentation.

Chemin parcouru

Cet ouvrage, bilan d'une carrière foisonnante, synthèse de ce qu'il est convenu d'appeler la « méthode Lepage », s'appuie sur un entretien avec le metteur en scène réalisé le 7 novembre 2017, c'est-à-dire plus ou moins six mois avant le déclenchement d'une vaste controverse autour de la notion d'appropriation culturelle. Tout de même, on s'étonne que le livre, paru à l'automne 2018, donc peu de temps avant que *Kanata* prenne l'affiche au Théâtre du Soleil à la Cartoucherie de Vincennes, et que *SLĀV* soit présenté en tournée à travers la province, ne fasse pas du tout mention des enjeux soulevés à propos de ces spectacles par les communautés noire et autochtone.

Faute d'ouvrir de nouvelles voies de réflexion sur le travail de Lepage, cette plaquette constitue un excellent résumé du chemin parcouru, un habile compte rendu, idéal pour les étudiants souhaitant s'initier à la démarche d'un créateur d'exception, de ceux qui repoussent sans cesse les limites de leur art. Cette propension à poursuivre continuellement l'exploration, Ludovic Fouquet, dans son introduction survolant l'œuvre imposante et polymorphe de Lepage, n'hésite pas à la comparer à une spirale : « Les dernières années sont la preuve d'un déploiement d'activités et de talents saisissants ! La spirale se déroule de plus en plus loin ! » Il est vrai qu'au fil des ans, la pratique de l'artiste n'a cessé de se décroiser. Création et répertoire, danse et théâtre, opéra et théâtre musical, pièces collectives et solos, l'homme ne s'interdit rien.

Conception du théâtre

L'entretien est divisé en quatre parties : « Les débuts », « Processus de création », « Croiser les disciplines » et « Nouveaux horizons ». Lepage relate son coup de foudre pour le théâtre : « La scène me paraissait comme un lieu généreux, accueillant, qui ne semblait pas avoir de préjugés et où il y avait de la place pour tout le monde. » Interrogé sur son rapport à la solitude, il explique : « La forme du solo me permet d'exprimer un sentiment d'isolement

qui est souvent le mien. Bien que je sois accepté dans la société, dans la communauté théâtrale, j'ai toujours ce sentiment de me sentir isolé. » Puis il emploie une très belle métaphore pour caractériser son art : « [...] le théâtre, c'est le phénix, c'est l'incarnation du phénix, le feu qui s'éteint tous les soirs et surgit de ses cendres le lendemain. » Le créateur explique qu'il conçoit le théâtre comme « la fête de la lumière » : « Le rôle du théâtre est d'amener la lumière... [...] Le feu nous fascine, il nous plonge dans un état de transe, dans lequel les mots, les paroles, les récits veulent dire autre chose. »

Enfin, le metteur en scène fournit des informations techniques (étonnantes) et financières (saugrenues dans ce genre d'ouvrage) à propos du Diamant, lieu de création et de diffusion dans lequel Ex Machina (la compagnie qu'il dirige) devrait s'installer au printemps 2019, soit vingt-deux ans après l'inauguration de la Caserne. Lepage explique que le Diamant lui permettra de reprendre certains spectacles de son répertoire, comme *Les sept branches de la rivière Ota*, dont la recreation est annoncée pour 2020. « Le répertoire sert à continuer à écrire, précise-t-il. Il n'est pas là comme un album photos de ce qu'on a fait il y a vingt-cinq ans. Il est là pour continuer le dialogue, pour dire les choses qu'on sait maintenant et qu'on ne savait pas auparavant. »

Tout en reconnaissant la rigueur de l'ouvrage, on ne peut s'empêcher de déplorer que l'entretien, trop bref, ne constituant que la moitié du livre – alors que repères chronologiques et bibliographie sélective occupent vingt-cinq pages ! – ne concerne pour ainsi dire que la forme, et bien peu le fond. Ainsi, on aborde volontiers la méthode, les dispositifs et les ressources techniques, en somme l'esthétique, mais à peu près pas les thèmes, les enjeux, les personnages ou la langue de Lepage. Un parti pris d'autant plus ironique que le créateur estime lui-même que le temps l'a rendu « plus habile à faire dialoguer la forme et le fond ». ♦



☆☆☆

Ludovic Fouquet

Robert Lepage

Arlès, Actes Sud-Papiers, coll. « Mettre en scène »

2018, 128 p., 24,95 \$

Je t'aime... moi non plus

Isabelle Beaulieu

L'éternelle question du couple est à nouveau posée dans cette pièce où les deux parties défendent leur point de vue. De cette joute verbale, l'amour est mis à mal.

La première scène s'ouvre alors que Lui s'apprête à aller prendre un verre avec Sophie Poirier, une fille avec qui il a trompé Elle, et qu'il prétend vouloir revoir seulement par amitié. De son côté, Elle préférerait qu'il s'abstienne, mais Lui réplique que le désir a été consommé, et qu'il ne veut la revoir que parce qu'elle est une excellente interlocutrice. C'est le point de départ qui mènera le couple – formé de jeunes trentenaires intellectuels, un doctorant en philo et une auteure en psychanalyse – à discuter de l'amour, de la fidélité et de l'engagement.

Dans la pièce de Chabot, les amoureux ne semblent pas plus être en mesure d'aller au-delà de leurs ego pour rejoindre leurs vis-à-vis.

Le titre de la pièce suggère la rhétorique qui sera développée, référence à l'œuvre littéraire de Roland Barthes, qui n'a cessé de creuser le domaine sémiotique. Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Barthes décortique les moindres soubresauts du sentiment, sachant d'avance que « vouloir écrire l'amour, c'est affronter le *gâchis* du langage : cette région d'affolement où le langage est à la fois *trop* et *trop peu* [...] ». Chez Chabot, le plaidoyer pour la vérité amoureuse passe par une tentative de définition raisonnée, qui échouera à bien des égards.

L'amour au temps de tous les possibles

La pièce est campée à notre époque et met en scène un homme et une femme de la génération Y, aussi appelés millénariaux. On les reconnaît à certains termes qui leur sont propres, notamment le *man* en début de phrase ou le *fucking* qui sert d'interjection à tout propos. Mais le fond reste le même, à la différence près que le sujet de l'amour est peut-être encore plus fragilisé qu'à toute autre période, car tous les choix nous sont maintenant offerts dans une quasi-instantanéité éprouvée. En postface, l'auteur et éditeur Nicolas Langelier dit que « cette possibilité constante de remettre les compteurs à zéro avec quelqu'un d'autre est particulièrement attirante, pour l'individu du 21^e siècle ». C'est pourquoi il est important de confier une fois de plus le propos à l'étude, parce que s'il n'est pas nouveau, il cherche à se réinventer – si possible, à se réenchanter.

La trame n'est pas non plus sans rappeler *Scènes de la vie conjugale* (1974) du cinéaste Ingmar Bergman, où un homme et une femme remettent sempiternellement leur union en question, mais restent ensemble malgré tout. Faussement convaincus d'avoir pu faire des choix, les individus du couple finissent irrémédiablement

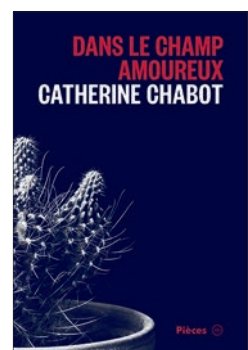
rattrapés par les défaites et les compromis. « Pour s'acheter une sécurité extérieure, ce monde exige un prix très élevé : accepter la destruction permanente de sa personnalité », dit Marianne. La cellule du couple apparaît en un certain sens comme une prison qui nous condamne à chercher à tout prix ce qui finit pourtant par nous faire souffrir. Dans la pièce de Chabot, les amoureux ne semblent pas plus être en mesure d'aller au-delà de leurs ego pour rejoindre leurs vis-à-vis. Elle pourra peut-être accorder son pardon à Lui d'une seule façon : en outrepassant elle aussi les règles implicites de la fidélité. Car Lui l'a presque convaincue, à force d'argumenter sur la question. La manipulation se pratique de part et d'autre, chacun protégeant bec et ongles ce qui lui reste d'amour-propre. « On n'est pas capables d'aimer l'autre comme il est, de toute façon », laissera tomber Lui.

Le couple, la limite

Même si la parole de Catherine Chabot n'est pas nécessairement nouvelle, elle a l'audace d'examiner le sujet encore une fois et elle le fait avec beaucoup d'intelligence. Le rythme des répliques qui se chevauchent à tout moment, en plus de miser sur le réalisme, installe la conversation dans cette urgence d'aller jusqu'à l'extrême – accusations, menaces, mauvaise foi –, comme une manière de mettre à l'épreuve l'amour de l'autre.

Si le couple est une méprise, s'il n'est qu'une invention qui ne prendrait pas sa source dans la nature de l'humain, mais qui serait plutôt un concept à redéfinir, pourquoi cherchons-nous constamment à en reproduire la forme ? « C'est comme si tu m'avais objectifié. C'est pas une image de moi que t'entretiens, mais c'est celle du couple. Si jamais on était pus ensemble, tu serais en deuil de la projection de ce qu'on est, pas de moi-moi », dit Lui.

C'est Aristophane qui disait dans *Le banquet* de Platon, « chacun cherche sa moitié ». Une fois que nous l'avons trouvée, encore faut-il se rappeler ce que nous cherchions en elle, ce qui nous la rendait unique, et ce pour quoi nous l'avions au départ espérée. Chabot ne nous donne pas la réponse, mais elle continue avec nous d'explorer. ♦



☆☆☆

Catherine Chabot

Dans le champ amoureux

Montréal, Atelier 10, coll. « Pièces »

2018, 104 p., 14,95 \$